

XYZ. La revue de la nouvelle



Le parc

Mélissa Verreault

Numéro 121, printemps 2015

Jardin : un enfer de morceaux de paradis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Verreault, M. (2015). Le parc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (121), 40–50.

Le parc

Mélissa Verreault

COMME CHAQUE FOIS qu'ils partaient en vacances, les Cloutier avaient emporté avec eux plus de matériel qu'il n'en fallait. Ils devaient trimballer la moitié de ce que contenait leur bungalow de Mont-Saint-Hilaire. Raymond avait attaché sa valise sur le toit de la voiture avec des cordes élastiques. Les bagages des enfants, leurs jouets, le filet de volleyball, les patins à roues alignées, les raquettes de badminton, les sacs de couchage, le *cooler*, les réserves de nourriture et une tonne d'autres objets plus ou moins inutiles remplissaient le coffre arrière.

La grosse Chrysler était capable d'en prendre, mais quand même. Son cul pendait mollement au-dessus de l'asphalte. La route allait être longue.

La petite famille roulait dans le parc des Laurentides en direction de Roberval, depuis ce qui lui semblait une éternité. Les épinettes défilaient à l'infini, l'air climatisé ne fonctionnait pas, et Charles-Antoine, le benjamin, avait envie de pipi. Coincé entre ses deux parents à l'avant de la voiture, il essayait d'oublier que sa vessie menaçait d'exploser en concentrant toute son attention sur son Game Boy. Pour la sixième fois, il était sur le point de terminer sa cassette de Donkey Kong.

Puisqu'il était le plus petit, c'était toujours à lui que revenait l'honneur de s'asseoir au milieu, à l'avant. « Sur la bosse », comme il disait, là où on aurait dû retrouver des accoudoirs et des porte-gobelets. Une place qui n'en était pas une. Claire, Simone et Adèle se serraient sur la banquette arrière et essayaient de se divertir en nommant tout ce qu'elles voyaient. Il y a des manières plus agaçantes que d'autres de passer le temps.

Arbre. Poteau. (On dit « poteau », pas « pôteau ».) Charrette. Porte. Borne-fontaine. Train. Marmotte écrasée (Hein ! Où ça ?). Béton. Camion. Vache. Original. (C'est même pas

— Franchement, Claire, on ne parle pas comme ça. Excuse-toi.

— Ben quoi, c'est pas ma faute s'il y a une pute sur le bord de la rue.

— C'est pas une pute, c'est une jeune femme qui fait du pouce. Veux-tu ben me dire comment ça tu connais ce mot-là, toi ?

— Réveille maman, j'ai douze ans ! Pis à part de ça, papa, il le dit tout le temps. « Petite pute. »

Hélène dévisagea son mari avec mépris et ordonna à sa fille de cesser immédiatement l'emploi de ce vocabulaire déplacé. Claire fit semblant de s'occuper en jouant avec la fermeture éclair brisée de son coton ouaté à capuchon, tandis que Simone et Adèle commencèrent sans enthousiasme une partie de roche-papier-ciseau. Raymond alluma la radio et syntonisa une chaîne de musique country. Sa femme baissa le volume aussitôt et lui fit comprendre sans prononcer un mot qu'elle n'avait aucune envie d'écouter des airs de banjo.

Ils s'arrêtèrent à L'étape pour aller aux toilettes et acheter des boissons gazeuses. À la maison, les enfants n'avaient pas le droit de boire de Pepsi ; en vacances, leurs parents faisaient une exception. Il ne leur en fallait pas plus pour déclarer que « les vacances, c'est la meilleure invention au monde ».

Chacun étant occupé à siroter sa liqueur douce, le reste du voyage se déroula dans un silence heureux. Le bonheur tient à peu de chose — quelques gorgées pétillantes de liquide trop sucré.

Lorsqu'il eut terminé sa cannette, Raymond la broya de sa main gauche, baissa complètement sa fenêtre et lança virilement le cadavre d'aluminium sur le chemin. Hélène le dévisagea durement.

— Tu parles d'un bel exemple à donner aux enfants.
Les vacances s'annonçaient agréables.



Les Cloutier avaient loué une chambre dans un *bed and breakfast* de Roberval. Une chambre. Pour deux adultes qui ont de la difficulté à s'endurer, une pré-adolescente, deux jumelles joueuses de tours et un garçon qui doit toujours aller aux toilettes quand ce n'est pas le moment. Les trois filles dormiraient ensemble dans le grand lit, les parents se contenteraient du futon et le fils devrait s'accommoder d'un lit de camp. Ils partageaient la salle de bains avec les autres occupants de l'étage, au grand désespoir de Claire. Elle ne pourrait pas prendre de longs bains et lire ses magazines en paix.

Après avoir déposé leurs effets personnels dans la chambre, les Cloutier demandèrent à la propriétaire où elle leur conseillait de se rendre pour un bon souper en famille.

Ils finirent au St-Hubert du boulevard de l'Anse.

Habituellement, l'heure du souper était le moment le plus chaotique de la journée. Charles-Antoine refusait systématiquement de manger ses légumes, Simone et Adèle s'adonnaient à des concours de grimaces, Claire reprochait à ses parents de la traiter comme une gamine et eux, les épuisés de parents, faisaient comme s'ils n'entendaient rien et picoraient leur repas sans s'adresser la parole.

Ce soir-là, à table, tout le monde était anormalement détendu et mangeait avec appétit. Raymond faisait même des blagues desquelles Hélène riait. Elle souriait plus qu'elle ne riait, à vrai dire, or, c'était déjà mieux que son éternelle moue d'épouse offusquée. Finalement, peut-être que ces vacances leur feraient du bien. Elles n'arrangeraient pas tout, mais elles ramèneraient un peu d'amour dans le quotidien.

La serveuse déposa l'addition sur la table. Raymond se dirigea vers la caisse pour payer, pendant que la tribu s'affairait à se nettoyer les mains avec les lingettes humides parfumées au citron. Trois minutes plus tard, Raymond revint, la mine basse.

— Ma carte passe pas, Hélène. As-tu du comptant ?

— T'es pas sérieux ? T'es en train de me dire que nos vacances sont même pas commencées et qu'on a pu une

— Mais non. Il doit y avoir un problème avec la Caisse, je vais les appeler demain matin.

La succursale de sa Caisse était fermée le samedi matin, Raymond ne pourrait donc pas résoudre la situation. De toute façon, le problème ne venait pas de la Caisse.



L'atmosphère dans la chambre était suffocante. La chaleur monte, lois de la physique obligent. Le deuxième étage du *bed and breakfast* était un vrai four à pizza.

Dehors, les grillons chantaient et la brise du soir chatouillait les arbres. Le vent ne réussissait pas à traverser la moustiquaire et à refroidir les esprits. Claire se tournait et se retournait sans cesse dans le lit et se plaignait de ses sœurs, qui prenaient toute la place. Simone et Adèle s'accusaient mutuellement de sentir le *swing*. Raymond était couché sur le dos, les yeux ouverts, fixant le plafond. Il ne disait pas un mot. Hélène, malgré le fait qu'elle avait pris deux cachets de somnifère, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Étendue sur le côté gauche, dos à son mari, elle lâchait de grands soupirs une fois de temps en temps pour témoigner de son agacement. Charles-Antoine était le seul qui réussissait à dormir dans cette jungle. Et il parlait dans son sommeil.

— Maman, peux-tu dire à Charles d'arrêter de parler, c'est vraiment fatigant.

— Simone, il fait pas exprès, il est somnambule.

— Ben réveille-le alors, il m'empêche de dormir !

— Tu sais très bien que s'il passe pas une bonne nuit, demain, on va tous payer pour. Alors endure-le.

— Il faut qu'il nous tape sur les nerfs la nuit si on veut pas qu'il nous tape sur les nerfs le jour, ajouta ironiquement Claire, avant de prendre son oreiller et le drap de coton pour se coucher directement sur le sol.

— Maman ! crièrent en chœur Simone et Adèle.

— Quoi, encore ?

— Claire a pris le drap pour elle toute seule !

— Il fait au moins 50 degrés dans la pièce, vous n'avez pas vraiment besoin du drap, non ? Laissez-la donc faire pis dormez !

— Eh, oh, les femmes. Je ne voudrais pas vous déranger dans vos grandes discussions, mais il y en a qui essaient de se reposer ici ! lança Raymond sur un ton faussement fâché.

— « Les femmes » ? l'interrogea Hélène. T'en as d'autres à nous servir, des mots doux comme celui-là ?

— Bon, ça recommence ! lâcha le père.

Hélène et Raymond continuèrent de se disputer à demi-voix, sans que les filles soient capables de comprendre les bêtises qu'ils s'échangeaient. À force de se concentrer très fort pour capter les insultes que se proféraient leurs parents, elles finirent par s'endormir.

Lorsqu'elles se réveillèrent, vers six heures du matin, elles trouvèrent Hélène dehors, emmitouflée dans une couette fleurie. Elle s'était endormie dans le hamac accroché au balcon adjacent à la chambre. Les grillons avaient arrêté de chanter.



Un déjeuner gargantuesque attendait les invités de l'auberge dans la salle à manger décorée au goût du jour — de l'époque victorienne. Des tentures de velours étaient accrochées au-dessus des fenêtres habillées de voiles blancs, un miroir au cadre sculpté dans l'acajou accueillait les occupants à l'entrée du couloir, un immense portrait d'une quelconque bourgeoise du XIX^e était suspendu près de l'horloge grand-père et une collection de petites toiles peintes par la propriétaire des lieux finissait de boucher les espaces vides. Des airs de violon guilleret provenaient du salon. L'ambiance n'en devenait que plus lourde.

Un couple de Français était déjà assis à la grande table de bois décorée de napperons de dentelle et ornée de couverts en argent et de porcelaine. Ils accueillirent les visages tirés

— Bonjour ! clamèrent-ils, avec un accent d'Île-de-France.
— Bonjour, répondit poliment Hélène. Les enfants, on dit bonjour.

Ils laissèrent tomber une salutation morne.

— Vous êtes Québécois, hein ? demanda l'homme.

— Oui, pourquoi ? s'enquit Hélène.

— On le reconnaît à votre accent.

— Eh bien. Ce n'est pas très surprenant de rencontrer des Québécois ici, puisque vous êtes au Québec.

— Bien sûr, bien sûr ! Vous habitez où ?

— Mont-Saint-Hilaire.

— C'est près de Toronto, ça ?

— Pas tout à fait. Toronto, c'est en Ontario.

— Mais c'est au Canada, non ?

— Oui. Mais le Canada, c'est grand, vous savez.

— Bien sûr, bien sûr !

Hélène comprit qu'il ne valait pas la peine de discuter avec ces Parisiens trop typiques pour être sympathiques. Tout au long du repas, elle feignit d'être trop occupée à mastiquer ses toasts au creton pour pouvoir entretenir la conversation. Elle se contenta d'écouter sans commenter le récit inintéressant de leurs voisins de table au sujet de leur visite à Niagara Falls, des baleines qu'ils avaient observées à Tadoussac et du poisson qu'ils avaient pêché sur l'île d'Anticosti.

Lorsque tous les membres de la famille eurent terminé d'engouffrer leurs *pancakes* et leurs tranches de bacon, ils remontèrent à l'étage pour se préparer. Une grosse journée les attendait au zoo de Saint-Félicien.

Toute la famille se retrouva entassée dans la salle de bains pour faire pipi, se laver le visage et se brosser les dents.

— Il faut que je fasse caca, cria Charles-Antoine.

— Ben vas-y, lui répondit sa mère. On t'a déjà vu les culottes baissées.

— Ark, non, dégueu ! lâchèrent les filles.

— Je suis pas capable quand y'a du monde, expliqua le gamin.

— Tu le feras tantôt, d'abord.

— Moi, clama Claire, faut que je prenne ma douche. J'ai dormi par terre, je me sens toute beurk !

— Ben vas-y, répéta Hélène.

— Ben là !

— Ben là quoi ?

— Je vais pas me mettre toute nue devant tout le monde.

— On est pas tout le monde, la corrigea Hélène. On est ta famille.

Claire ne sut pas quoi répondre à sa mère. Elle n'avait vraiment pas envie que son frère rie parce qu'elle avait maintenant du poil qui lui poussait à de drôles d'endroits ou que son père voie les bourgeons de ses seins qui commençaient à pousser. Pas plus qu'elle n'avait envie de passer toute la journée avec cette couche de sueur séchée qui lui recouvrait le corps.

Elle se déshabilla en essayant de laisser voir le moins de bouts de peau possible, se tortillant inconfortablement sous son t-shirt pour enlever son soutien-gorge double A sans que rien ne paraisse. Elle entoura son bassin d'une large serviette de bain pour retirer sa petite culotte incognito, puis remonta la serviette sous ses aisselles lorsque vint le temps d'enlever son t-shirt. Personne n'accordait d'attention à son petit cirque. Pourtant, elle avait l'impression que tous la dévisageaient.

Elle fit tomber la serviette sur le sol au moment même où elle tira sur la porte de la douche et, une seconde plus tard, elle était déjà sous le jet d'eau tiède, cachée par la vitre givrée.

Son frère et ses sœurs quittèrent la pièce quelques minutes plus tard, suivis de leur mère. Claire avait soigneusement nettoyé tous les recoins de son corps. Elle n'était pas prête à sortir pour autant. Son père était encore là, qui se faisait la barbe au-dessus de l'évier. Il pouvait la voir grâce au miroir accroché devant lui.

La réserve d'eau chaude était épuisée. De grands frissons parcouraient Claire. La chair de poule envahit ses bras, ses cuisses, son abdomen. Elle resta là à grelotter, sous le jet de

plus en plus froid. Il n'était pas question que son père la voie toute nue.



La visite au zoo de Saint-Félicien fut comme tout le reste : une catastrophe qu'on essayait de faire passer pour une anecdote qui deviendrait plus tard un bon souvenir.

À peine franchie la guérite d'entrée, Charles-Antoine commença à se plaindre d'affreux maux de ventre. Sa mère tenta de le réconforter en lui disant que ce n'était que des crampes, que ça finirait par passer.

Ça ne passa pas.

Tout au long du parcours à bord du train grillagé qui leur permettait d'observer les animaux en liberté, les visiteurs durent se taper les cris de douleur exagérés et les larmes de crocodile de Charles-Antoine le constipé.



Le lendemain, les parents avaient prévu trimballer leur progéniture jusqu'au Village historique de Val-Jalbert. Le prétendu village fantôme était envahi par les touristes. Les gens faisaient la file pour voir de plus près le torrent de la chute à partir du belvédère et pour entrer dans l'ancien moulin à pulpe.

Simone et Adèle se foutaient de l'histoire de la compagnie Ouiatchouan et des étapes de production des pâtes et papiers. Elles s'étaient trouvé un coin à l'ombre où s'asseoir pour fabriquer des bracelets en fils de coton. Charles-Antoine achalait ses parents pour qu'ils lui achètent un jeu de cartes à l'effigie de Val-Jalbert qu'il avait vu sur les tablettes de la boutique du pavillon d'accueil. Hélène ne faisait que dire « non » systématiquement à tout ce que son fils lui demandait. Claire avait repéré un beau grand brun qui effectuait lui aussi la visite des lieux avec ses parents et qui semblait s'emmerder encore plus qu'elle. Elle avait cru remarquer qu'il

se dirigeait vers l'étal de boucherie où il était possible de se faire prendre en photo dans un décor et des costumes sépia.

— Maman, ils font des photos d'époque là-bas, est-ce qu'on peut aller en prendre une ?

— Non.

— Ah, *please, please, please*, ça va nous faire un superbe souvenir ! On a pas de belles photos de nous six ensemble.

— Elle a raison, déclara Raymond. C'est une très bonne idée. Allons prendre une photo de famille !

Quand ils arrivèrent dans la boucherie devenue studio de photos, deux jeunes adultes accompagnés d'un poupon de quelques mois achevaient de retirer leurs robes, ombrelles et autres queues-de-pie. Aucune trace du beau grand brun qui était tombé dans l'œil de Claire. Sa mère lui tendit une salopette et une chemise à moitié déchirée pour qu'elle s'habille comme dans le bon vieux temps. Soudain, elle ne trouvait plus son idée de photo de famille si bonne que ça.

Le photographe leur demanda de ne pas sourire puisque nos ancêtres, affirma-t-il en rigolant, avaient l'air bête. Les Cloutier n'eurent pas à se forcer beaucoup pour respecter la consigne.

Il n'y avait que Charles-Antoine qui souriait sur la photo, trop content que sa mère ait fini par céder et par lui acheter son maudit jeu de cartes.

Pendant des mois, le portrait resterait dans son enveloppe cartonnée, dans un tiroir de la cuisine, sous une pile de dépliants publicitaires et de relevés de compte. Jamais personne ne prendrait la peine de l'accrocher.

À quoi bon exposer ses fantômes.



Les vacances étaient terminées. La grosse Chrysler avait été chargée à nouveau. Cette fois, Raymond parvint à faire rentrer sa valise dans le coffre de la voiture. L'épave, comme l'appelait Claire. Elle était si large et si bruyante, on aurait effectivement dit un paquebot. Un beau gros bateau. Comme

ceux qu'on monte aux enfants pour leur faire croire que l'amour dure toujours. À son bord, on avait le sentiment que rien ne pouvait nous atteindre. Ses parois métalliques et son épais pare-brise semblaient pouvoir protéger les occupants de toutes les attaques, de toutes les tempêtes. Ce n'était qu'une impression. Ce n'était qu'une voiture. Elle n'avait pas le pouvoir de prévenir toutes les déroutes.

Le voyage du retour se déroula dans un calme dérangeant. Personne n'osait ouvrir la bouche, tout le monde ignorait pourquoi. Quelque chose empêchait les enfants de jacasser et les adultes de s'obstiner. Une certitude partagée dont la nature exacte demeurait inconnue.

Ils avaient raison de se taire. À partir de ce moment, plus rien ne serait comme avant.

Le parc des Laurentides, qu'il leur fallait traverser une fois de plus pour rentrer chez eux, était immense, intimidant. Un interminable jardin laissé à lui-même. Un lieu chargé de secrets qu'on ne pouvait traverser sans y laisser une part de soi-même. La nature n'y était jamais clémente. La forêt dense abritait des animaux sauvages, des champignons toxiques et toutes sortes d'autres dangers insoupçonnés. Herbes folles, arbres déracinés, pièges à perdrix oubliés là depuis des décennies. Les lacs noirs qui s'y cachaient portaient des noms appelant la noyade. Lac Labyrinthe, lac du Verrou, lac à la Chute, lac Solitude, lac Denté, lac Rouge, lac Fantôme. C'était sans parler du chemin de la Porte de l'Enfer, qui ne pouvait mener qu'à la perte de ceux qui l'empruntaient.

Des centaines d'accidents avaient lieu chaque année sur la route 175, la plupart mortels. En y circulant, les Cloutier ne frappèrent ni orignal égaré ni motocycliste téméraire. C'est plutôt lorsqu'ils stationnèrent la grosse Chrysler dans l'entrée asphaltée de leur maison de banlieue qu'ils rentrèrent de plein fouet dans la réalité.

Leur maison, ou ce qu'il en restait.

En leur absence, aucun voleur n'était entré par effraction dans leur demeure, aucun bien ne leur avait été dérobé, aucun vandale n'avait saccagé les murs extérieurs, aucun

incendie n'avait décimé leurs possessions. L'édifice tenait toujours debout, intact, inchangé. Seul le jardin portait les marques de l'abandon, jauni par la soif. Sinon, rien n'avait bougé depuis leur départ.

C'était bien là le problème.

Les jumelles continuaient de vivre dans leur monde, Charles-Antoine demeurait un garçon détestable, Claire n'appréciait toujours aucune partie de son corps qui changeait, Raymond était encore un irresponsable et Hélène ne savait pas comment lui annoncer qu'elle avait eu une aventure avec son entraîneur de gym et qu'elle souhaitait divorcer.